

“ BELLE JARDINIÈRE, “ PRINTEMPS,”  
“ SAMARITAINE.”

A côté de ces colosses du trafic parisien, les autres maisons apparaissent petites et les péripéties de leur histoire n'offrent plus le même intérêt. Jetons pourtant un regard sur le passé de quelques-unes. Bien que la *Belle Jardinière* ne soit, par son chiffre de vente — 38 millions de francs, — que le quatrième de nos grands magasins, elle est néanmoins la plus ancienne en date. Durant la seconde moitié de la Restauration (1826), M. Parissot tenait dans la Cité une petite boutique de mercerie qui, en raison de son voisinage du marché aux fleurs, avait pour enseigne: *A la Belle Jardinière*. L'usage existait alors d'acheter le drap au marchand et de le porter chez le tailleur à façon. Le tailleur-fournisseur d'étoffe était un industriel de luxe, au besoin banquier usuraire d'une clientèle d'élite. Les seuls habits que l'on vendit tout faits étaient les vœux. Un commerce que le progrès a tué est celui du “mar...chand d'habits”, dont le cri, familier naguère à nos oreilles, a presque complètement cessé de se faire entendre.

Le début facile des costumes d'occasion s'expliquait par le prix élevé des habits neufs. La friperie ne reculait pas, aux heures de crises, devant l'importation étrangère. L'assemblée des notables, au commencement du règne de Henri IV (1597), se plaignait que les Anglais “remplissent le royaume de leurs vieux chapeaux, bottes et savates, qu'ils font porter à pleins vaisseaux en Picardie et en Normandie”. Sous Louis XVI, les fripiers s'étaient émancipés jusqu'à “avoir l'insolence de tenir des habits neufs tout faits”; la protestation coalisée des corporations rivales les avait fait rentrer dans l'ordre. En reprenant la tentative des fripiers novateurs de l'ancien régime, Parissot se borna d'abord au costume de travail des divers métiers, puis à la veste de gala du prolétaire. Trente ans après le propriétaire de l'échoppe minable qui occupait primitivement 36 pieds carrés, avait assez développé la vente des vêtements fabriqués en gros pour des moyennes de taille, pour que, malgré ses agrandissements successifs, la place lui manquât toujours (1856). Il s'était peu à peu annexé vingt-cinq maisons formant le pâté au coin duquel il avait débuté.

Le capital de l'entreprise était à cette époque de 3 millions, nominale, puisque cette somme n'avait jamais été versée, mais qu'elle représentait, comme au *Bon Marché* et au *Louvre*, une part des bénéfices employés en perfectionnements. A sa mort, la famille de P. Parissot le remplaça; l'un de ses membres, M. Charles Bessand, a conservé jusqu'à ce jour la direction de la *Belle Jardinière*. Ce fut lui qui opéra le transfert du magasin, exproprié en 1866 pour la construction de l'Hôtel-Dieu, dans l'immeuble qu'il occupe actuellement, sur 12,000 pieds de superficie, auprès du Pont-Neuf.

Une installation de toute autre mine et plus confortable que l'ancienne, le rapprochement du centre, contribuèrent à accroître le chiffre de la vente. Les actions de 50,000 francs montèrent à 250,000 francs; elles furent alors morcelées en 600 dixièmes de part, qui rapportent aujourd'hui 4,000 francs environ. Un bénéfice net de 2,400,000 francs, rapproché des 38 millions qui forment le chiffre d'affaires,

représente un gain de 6.30 p. 100, inférieur à celui du *Louvre* et supérieur à celui du *Bon Marché*. Certains chapitres de frais généraux — tels que la publicité, — ou de profits et pertes — tels que les marchandises soldées, — qui grèvent lourdement le budget des maisons de nouveautés, sont plus légers à la *Belle Jardinière* qu'ailleurs; mais les détails d'administration exigés par la main-d'œuvre de la marchandise y exigent une comptabilité plus coûteuse.

Toutefois l'examen attentif des profits de ces divers établissements montre que le grand commerce d'aujourd'hui se contente de bénéfices beaucoup moindres que le petit marchand d'autrefois. Outre cette différence dans le gain de l'intermédiaire, l'acheteur est favorisé encore par la réduction des frais généraux et surtout par l'abaissement des prix de revient du magasin, qui faisant des commandes de quatre et cinq cent mille francs d'un seul coup — cent fois plus fortes que celles du détaillant minuscule, — obtient des industriels un tout autre traitement qu'eux. Ce prix avantageux que les consommateurs se flattent, et avec raison, d'obtenir du fabricant par leur groupement en syndicats et en coopératives, est déjà en grande partie acquis au public par l'intervention de ces courtiers énormes, qui pèsent de tout le poids de leur clientèle sur le producteur et l'obligent à se contenter, lui aussi, d'un gain raisonnable. Si la concurrence qui s'établit alors entre les fabricants oblige à disparaître les petits ateliers incapables de lutter de bon marché avec les grandes usines, c'est la loi même du progrès qui s'accomplit. S'en étonner ou s'en indigner, c'est d'explorer les résultats les meilleurs de la civilisation.

Des deux autres maisons qui figurent sur un rang peu différent de la *Belle Jardinière*, l'une, le *Printemps*, appartient à une société venue tardivement, après succès déjà escompté; l'autre, la *Samaritaine*, a pour maître unique un ménage dont la poussée rapide prouve que l'intelligence et la volonté suffisent pour réussir, sans argent, en ce siècle où l'on gémit si fort sur la “féodalité financière”.

M. Jules Jaluzot, fondateur du *Printemps*, était, en 1865, chef du comptoir des soies au *Bon Marché*. Enrichi par son mariage, il eût désiré posséder dans le magasin une part de propriété. Voulut-il, comme le raconte la légende, forcer un peu la main à son patron pour y parvenir, et ayant intentionnellement excédé, comme acheteur des soieries, la quantité de marchandises qu'il était autorisé à acquérir, offrit-il à M. Bouchicaut, mis ainsi momentanément dans l'embarras, de lui avancer les fonds nécessaires? Ce dernier, devinant la petite malice de son employé, se fâcha-t-il et retira-t-il sa confiance à ce chef de service trop ambitieux? Toujours est-il que M. Jaluzot quitta le *Bon Marché* à cette époque et bâtit au coin du boulevard Haussmann une maison de rapport dont les étages inférieurs devaient servir à loger le nouveau magasin du *Printemps*.

Son capital personnel, d'environ 300,000 francs, passa tout entier dans le premier achat de marchandises; la maison réussit à souhait au point de vue du chiffre de vente...mais non au point de vue du bénéfice; à la fin de la première année, les 300,000 francs étaient mangés. M. Jaluzot continua et, comme il ne tarda pas à faire 4